

À l'occasion de la sortie de « Bible. Les récits fondateurs » chez Bayard, « La Croix » a demandé à dix personnalités pourquoi et comment elles lisent la Bible. Dernier portrait avec le metteur en scène Claude Régy.

## « Que lis-tu? comment lis-tu? » (Lc 10, 25.26)

**R**endez-vous est donné chez lui, dans son petit appartement niché sous les combles d'un bel hôtel du XVIII<sup>e</sup> siècle, loin des bruits de la ville. Mais le vacarme impromptu de travaux engagés dans la cour contraint à changer de lieu. C'est donc dans un café voisin que Claude Régy invite à se rendre. En le suivant, marchant d'un pas tranquille, son éternelle casquette vissée sur la tête, comment ne pas se remémorer le parcours exceptionnel de ce metteur en scène, toujours plus radical, plus amoureux, à 93 ans, des textes et des écritures? Il a créé Marguerite Duras et Nathalie Sarraute. Révélé, en France, les Britanniques Harold Pinter, Edward Bond, David Harrower, Gregory Motton, l'Autrichien Peter Handke et l'Allemand Botho Strauss, les Norvégiens Jon Fosse, Tarjei Vesaas, Arne Lygre... Sans oublier, tout dernièrement, Georg Trakl, poète austro-hongrois au destin météorique, décédé en 1914, à 27 ans, et dont il a adapté *Rêve et folie* (lire la Croix du 5 octobre).

Comment, surtout, oublier que ce fils de calvinistes, né à Nîmes, élevé à Montauban, est l'un des rares hommes de théâtre à s'être confronté par deux fois à l'Ancien Testament? La première avec *Paroles du Sage*, d'après *L'Ecclésiaste*, en 1995; la deuxième avec *Comme un chant de David*, reprenant une vingtaine de psaumes de David, dix ans plus tard.

À peine installé dans le café, Claude Régy prévient, sûr de son effet: « Je vais vous décevoir. Mon rapport à la Bible est ambigu. En

Claude Régy

*Bien qu'il se déclare athée, le metteur en scène Claude Régy est l'un des rares hommes de théâtre à s'être confronté par deux fois à l'Ancien Testament.*



Lea Crespi / Pasco

# « Un livre poétique, un livre de contes »

leur civil au Maroc. En bon colonialiste, il ne se doutait pas que l'Empire allait disparaître et, par conséquent, les contrôleurs civils aussi!»

« À contrecœur », donc, Claude Régy s'exécute. Il part étudier à Alger, d'abord. À Paris, ensuite. Cependant, comprenant que « la meilleure antichambre » pour se lancer dans le théâtre n'était ni Sciences-Po ni le droit, il abandonne bientôt et, fidèle à sa vocation, se présente au théâtre de la Cité (ex-Théâtre Sarah-Bernhardt, débaptisé par Vichy, devenu aujourd'hui Théâtre de la Ville). L'établissement était alors dirigé par l'un des plus grands maîtres de l'époque: Charles Dullin. Claude Régy s'inscrit aux cours que ce dernier donne dans l'école installée dans les greniers. Il en profite pour se glisser dans la salle, pendant les représentations de *La vie est un*

*« Chacun, qu'il croie ou qu'il soit athée, a le droit de s'intéresser à la spiritualité, d'y accéder. De même, si je veux lire la Bible, je n'ai pas besoin de Dieu ! »*

*fait, je suis athée. » Certes, il reconnaît que, dès l'enfance, il a été « nourri » de la Bible, « plongé » dans le christianisme. Si ni sa mère, ni son père – officier de carrière – n'ont jamais fait preuve d'un mysticisme ou d'un esprit religieux particuliers, ils ne l'en ont pas moins inscrit à l'école du dimanche (le catéchisme protes-*

*tant). Ils l'ont emmené (« forcé » précise-t-il) au Temple pour assister au culte. « Le résultat a été inverse à celui recherché. Instinctivement, j'ai eu très vite le sentiment qu'il n'y avait là que du mensonge, que rien n'avait vraiment de sens, pas même la prière, et que les commentaires de pasteurs n'étaient que de la manipulation, au service de*

*leur Église et de leur intérêt. J'en ai gardé une aversion profonde pour la religion. Toutes les religions. Elles se veulent universelles et s'imposer, seules, partout dans le monde. Elles ont depuis toujours été un ferment de guerres et de violences, chrétiennes et autres. » Claude Régy fait une pause, sourit avec malice, puis lâche: « Comme quoi on peut naître dans la religion et en être dégoûté, autant pour ce qu'elle est elle-même que par la façon dont elle s'exerce. »*

Ses 20 ans seront ceux de la rupture avec sa famille en même temps qu'avec la religion. La France vit à l'heure de l'Occupation. Son père est prisonnier en Allemagne. S'opposant à ses désirs de théâtre, il lui écrit depuis son stalag pour lui enjoindre de suivre des études de droit, de sciences politiques et d'arabe. « Il avait décidé que je serais contrô-

*songe, du Roi Lear, de Volpone... À chaque fois, c'est un choc.*

En 1946, il fait ses premiers pas sur la scène en tant que comédien – un petit rôle dans *Huis clos*. Six ans plus tard, il signe sa première mise en scène aux Noctambules: *Doña Rosita*, de Lorca. Il ne s'arrêtera plus.

La religion est oubliée. De même que la Bible. A priori du moins. À 72 ans, près de cinquante années après, il y revient. En 1995, il met en théâtre *L'Ecclésiaste* sous le titre *Paroles du Sage*, dans la traduction nouvelle d'Henri Meschonnic. Faut-il y déceler un sursaut de religiosité, un besoin soudain de spiritualité? Il s'en défend. « Je ne la nie pas. Elle a toujours été présente dans mon travail et dans les œuvres que j'ai choisies. » Elle lui est même « essentielle », insiste-t-il. Mais à une condition: qu'elle soit ●●●

## coup de cœur

Jonas

*« Un épisode me fait rêver: celui de Jonas qui a vécu plusieurs années dans le ventre d'une baleine, s'est nourri du petit fretin qu'elle avalait. La Bible nous sort de la vie quotidienne, de la culture de supermarché, du bourrage de crâne infligé*

*par la télévision, de la sottise ambiante qui se répand comme une tache d'huile, pernicieuse et empoisonnée. Il y a un côté histoire extraordinaire. Même si je n'y crois pas. J'ai du mal à accepter ce récit d'une baleine qui aurait englouti un homme dans ses entrailles. La seule chose qui m'irrite, c'est son côté moral. Jonas aurait été puni par Dieu, pour lui avoir désobéi. Comme le disait Nietzsche, allons au-delà*

*du bien et du mal. Je préfère lorsqu'il est dit dans l'Ecclésiaste: "Où est la justice, là est l'injustice!" Une formule à méditer par tous ceux qui jugent. »*



Fotolia



## Regards croisés

Échange autour d'une photographie, entre son auteur, Denis Dailleux (1) et Dominique Greiner, rédacteur en chef à *La Croix*.

### Égypte

#### DOMINIQUE GREINER :

« Cet homme face à la mer semble plongé dans ses pensées. Il me fait penser à Pierre, revenu au bord du lac de Tibériade, après que Jésus se manifeste une troisième fois à ses disciples, selon le témoignage de l'évangéliste Jean. »

#### DENIS DAILLEUX :

« Ce port au bord de la mer Rouge a longtemps été un point de départ pour La Mecque. J'ai rencontré cet homme tôt le matin. Je l'ai invité à se tourner vers la mer. Très rapidement, il a oublié que j'étais là et il s'est complètement abandonné. On le voit à ses épaules. J'ai compris après qu'il était simple d'esprit. »

(1) Que ce soit en Égypte, son pays de cœur, ou ailleurs, Denis Dailleux privilégie le portrait, toujours au plus près des gens qu'il rencontre. Son dernier travail, sur le Ghana, sera exposé à la galerie Camera Obscura (Paris) du 28 octobre au 26 novembre 2016. Le livre *Ghana* (éd. le Bec en l'Air) sort en librairie dès le 6 octobre.

●●● exempte de toute étiquette religieuse. Sinon, elle devient « douteuse ». « Chacun, qu'il croie ou qu'il soit athée, a le droit de s'intéresser à la spiritualité, d'y accéder. De même d'ailleurs que la Bible. Si je veux la lire, je n'ai pas besoin de Dieu ! »

Son intérêt « soudain » pour *L'Ecclésiaste*, puis pour les *Psaumes*, relève d'un autre ordre. Il fait suite à une lecture : *Jona et le signifiant errant*, d'Henri Meschonnic. Il avait été frappé par la qualité et l'originalité du travail de ce dernier – une qualité et une originalité qu'il retrouvera dans les *Psaumes*. « Ce qui m'a intéressé, c'était ce que je pouvais apprendre sur la traduction et l'écriture. Meschonnic a "débondé" la Bible. Il l'a abordée, justement, en athée. » S'abstenant de toute évocation

« Comment faire entendre les silences, ce qui n'a pu être dit, pu être écrit mais qui pourtant existe ? »

morale, de tout jugement d'ordre religieux, pour lui restituer sa part poétique en cherchant non pas à franciser l'hébreu mais à hébraïser le français, en respectant les rythmes, les accentuations. « Tout cela allait dans mon sens. Il est évident que je ne me serais pas arrêté sur d'autres traductions. Elles sont toutes polluées par la religion. Chaque histoire y est chargée de commentaires, d'explications, des-

tinés à orienter les esprits. Ce ne sont pas "la" Bible, mais des bibles viciées par un système religieux. Avec Meschonnic, j'ai retrouvé dans la Bible toutes les préoccupations qui sont les miennes, depuis mes mises en scène de Marguerite Duras à celle de Georg Trakl : comment faire surgir la théâtralité inhérente à tout texte ? Comment faire entendre les silences, ce qui n'a pu être dit, pu être écrit mais qui pourtant existe ? Comment exprimer ces instants qui, au théâtre comme dans l'existence, qui mènent, à la frontière de la vie et de la mort, en terra incognita, conduisent jusqu'aux points les plus secrets de l'écriture, donc les plus secrets de l'esprit, de l'être humain ? »

Par la suite, Claude Régy ne viendra plus à la Bible. Il n'en a

jamais ressenti l'envie, préférant, comme il l'a toujours fait, explorer de nouvelles écritures. Sans doute admet-il que le Livre renferme plein d'histoires qui, à défaut d'être « utiles » (« qu'est-ce que cela veut dire, « utile » ? ), sont séduisantes à lire. Celle – « un peu malsaine » – de Joseph, « très maltraité par sa famille, vendu par ses frères et montré du doigt ». Celle de Moïse, un enfant abandonné sur l'eau, dans un berceau, et donc « probablement destiné à mourir ». Sauf qu'il a survécu, a été recueilli à la cour. « Tout d'un coup, après avoir bordé la misère au plus près, il est devenu royal ! En plus il a été fondateur d'une religion qui a fait fortune. C'est un personnage extraordinaire, jusque dans sa mort : Dieu le fait mourir pendant

la guerre de conquête de Canaan, sans pouvoir y entrer. Encore que cette guerre n'a sans doute jamais existé. Tout cela est à prendre avec des réserves. La Bible n'est pas un livre historique. C'est un livre poétique. Un livre de contes, comme *Le Petit Poucet*. »

Didier Méreuze

 sur la-croix.com

— Notre vidéo avec Frédéric Boyer et Serge Bloch, les auteurs de « Bible. Les récits fondateurs »

— Notre diaporama sonore avec Denis Dailleux

— Notre quiz sur la Bible